

RENCONTRE

« **Hommage** » à **Vasarely**. Grâce à une sélection rigoureuse opérée par Serge Lemoine, l'exposition offre l'occasion de redécouvrir un artiste arrivé au sommet, puis rejeté. Entretien.



Victor Vasarely, *OB-BLEU*, 1956-1963, collection fondation Gandur pour l'art, Genève, Suisse.

© PHOTO SANDRA PONTEY © SABIM, BELGIQUE 2013

Vasarely fut l'un des artistes les plus célèbres de son temps...

Effectivement, Vasarely commence sa carrière d'artiste-peintre en 1947, en s'inscrivant dans le courant de l'abstraction géométrique et il acquiert dans la décennie qui suit une renommée mondiale. En 1956, il est appelé à réaliser des installations monumentales à l'université de Caracas. Deux ans plus tard, il bénéficie d'une exposition à Buenos Aires. Le mouvement est lancé. Sa notoriété, qui n'atteint pas encore les proportions des années 1970, est considérable auprès des jeunes talents qui sont marqués par ses œuvres et ses idées. Ainsi, après l'exposition de 1958 à Buenos Aires, de nombreux artistes s'installèrent à Paris, où il occupe la place de chef de file. Il est à l'origine de l'exposition « Le mouvement » à la galerie Denise René en 1955, qui marque le début de l'art cinétique. Il écrit ses idées, met au point ses théories. Il a beaucoup publié et avait une vraie vision personnelle de ce que devait être l'œuvre d'art et son rôle dans la société.

Quelle était sa vision de l'œuvre d'art, plus précisément ?

Vasarely voulait changer la place de l'œuvre d'art et son statut, encore hérité du siècle dernier. Son but était l'abandon progressif de la peinture de chevalet, dont il disait qu'elle ne profitait qu'à un amateur et à son entourage. C'était la théorie d'Henry Van de Velde, pour un art accessible au

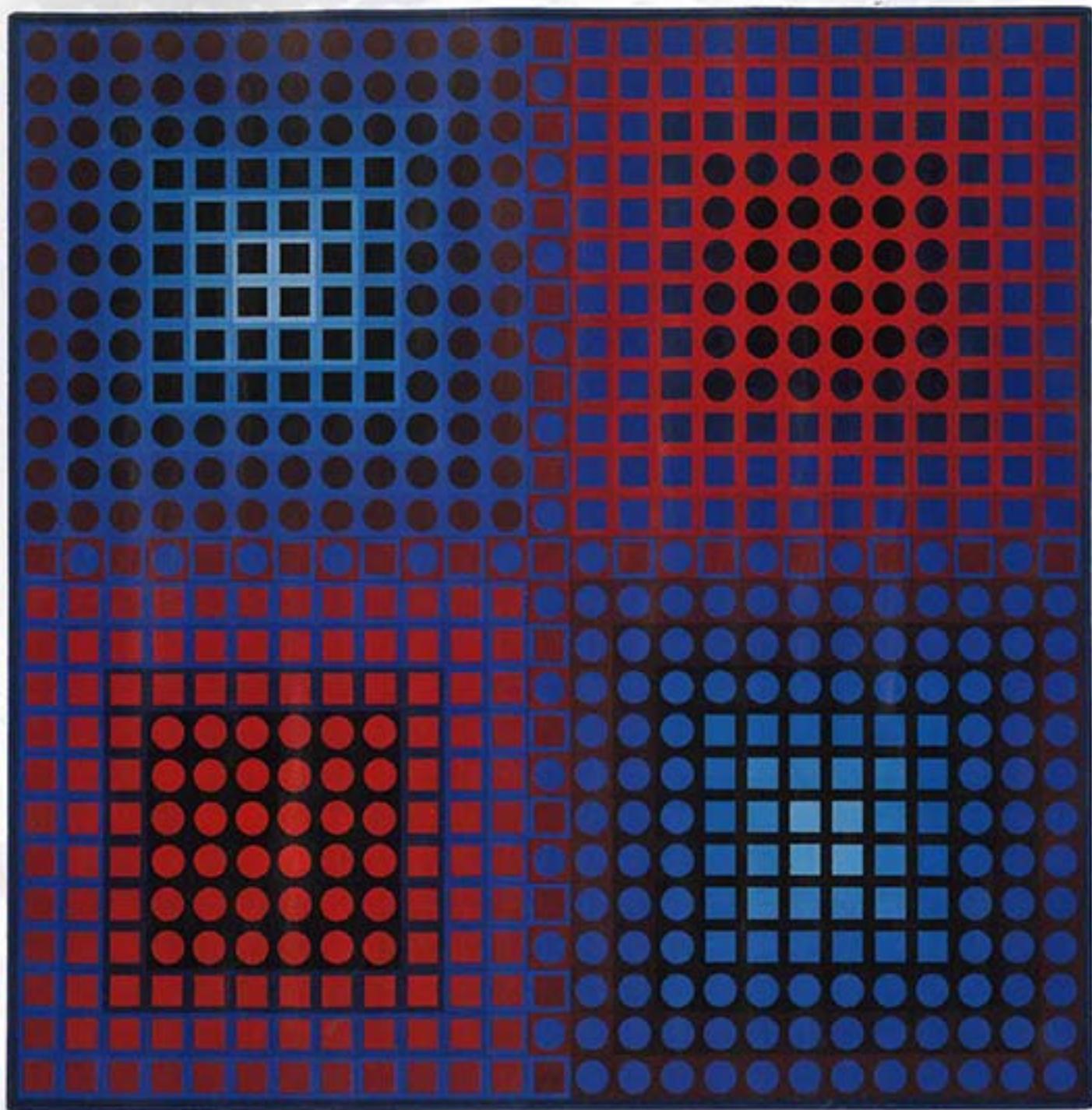
plus grand nombre. L'œuvre d'art monumentale devient un moyen très efficace d'y parvenir. Vasarely souhaitera également propager l'art par le moyen du multiple et de l'œuvre imprimée, c'est-à-dire la gravure. Il signait des tirages de ses sérigraphies en nombre impressionnant. Tout un département de la galerie Denise René avec laquelle il travaillait depuis le début y était consacré.

Plutôt que « faire tourner la planche à billet », il était donc mû par un souci de démocratisation de l'art ?

Parfaitement, et pour bien le comprendre, il faut évoquer son premier métier, celui de publiciste, à la fois typographe et créateur d'affiches. Hongrois d'origine, il reçut cette formation à Budapest d'un professeur qui avait fréquenté le Bauhaus. On retrouve donc cette volonté, déjà présente dans le mouvement Arts & Crafts, et dans le Werkbund allemand, de rendre accessible à tous le « beau » en même temps que l'« utile ». En outre, son savoir-faire technique lui a permis de développer un vocabulaire qui nécessitait une grande maîtrise : la perspective n'avait pas de secret pour lui.

Alors que la plupart de ses collègues hongrois et d'Europe centrale et orientale se rendaient à Berlin, Vasarely choisit Paris...

Oui, il s'y installe en 1930 et travaille dans la publicité. Il rencontre en 1940 Denise René, la fille d'un

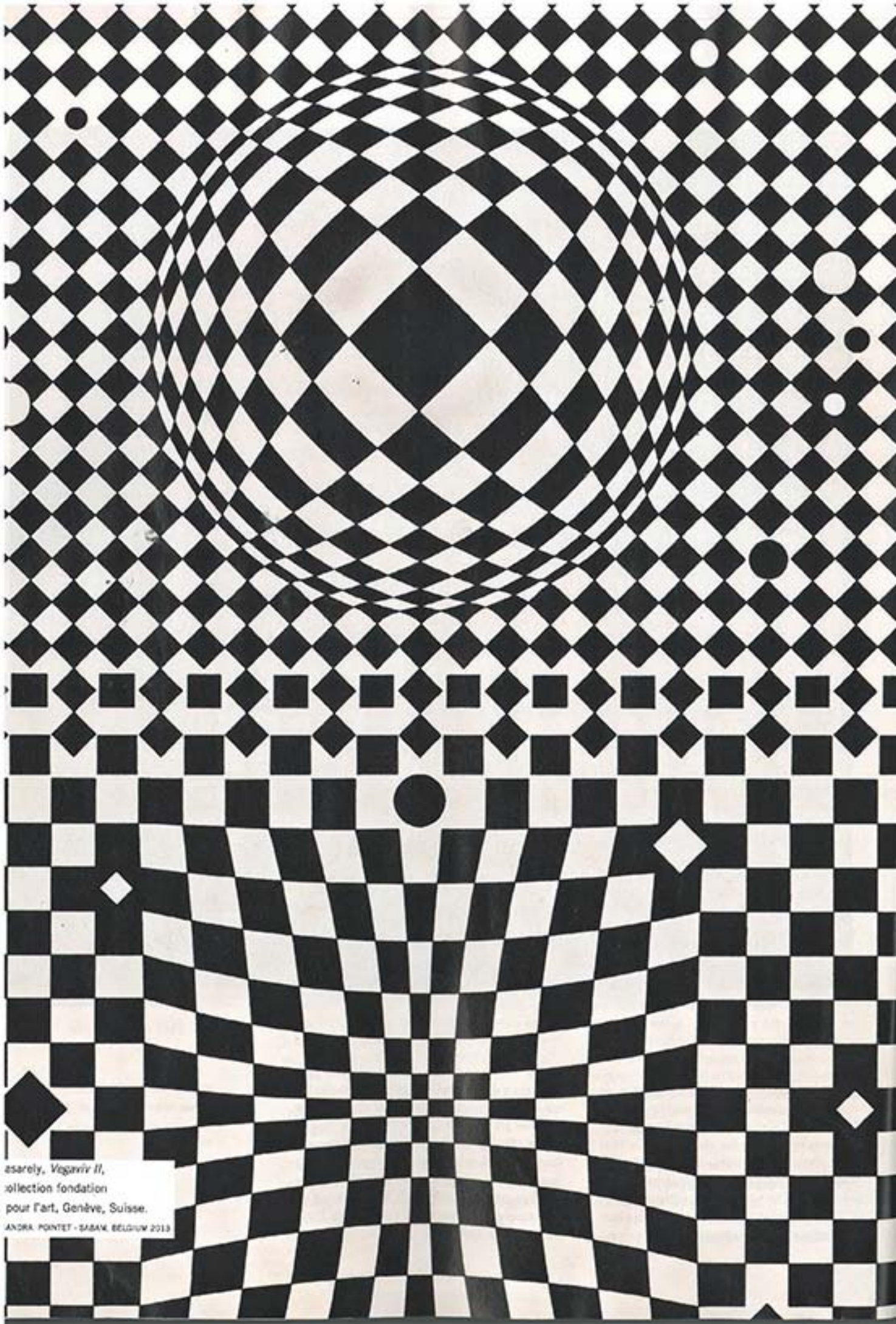


modiste qui ouvrira sa galerie à la Libération de Paris. En partie redevable de l'orientation de la galerie vers l'abstraction géométrique, elle deviendra par la suite l'un des principaux lieux d'exposition de l'art cinétique et de diffusion des multiples. Si l'on revient à cette volonté de diffusion maximale, on ne peut s'empêcher de penser qu'elle a également eu un effet retors. Il faut bien reconnaître que l'on était parvenu à saturation...

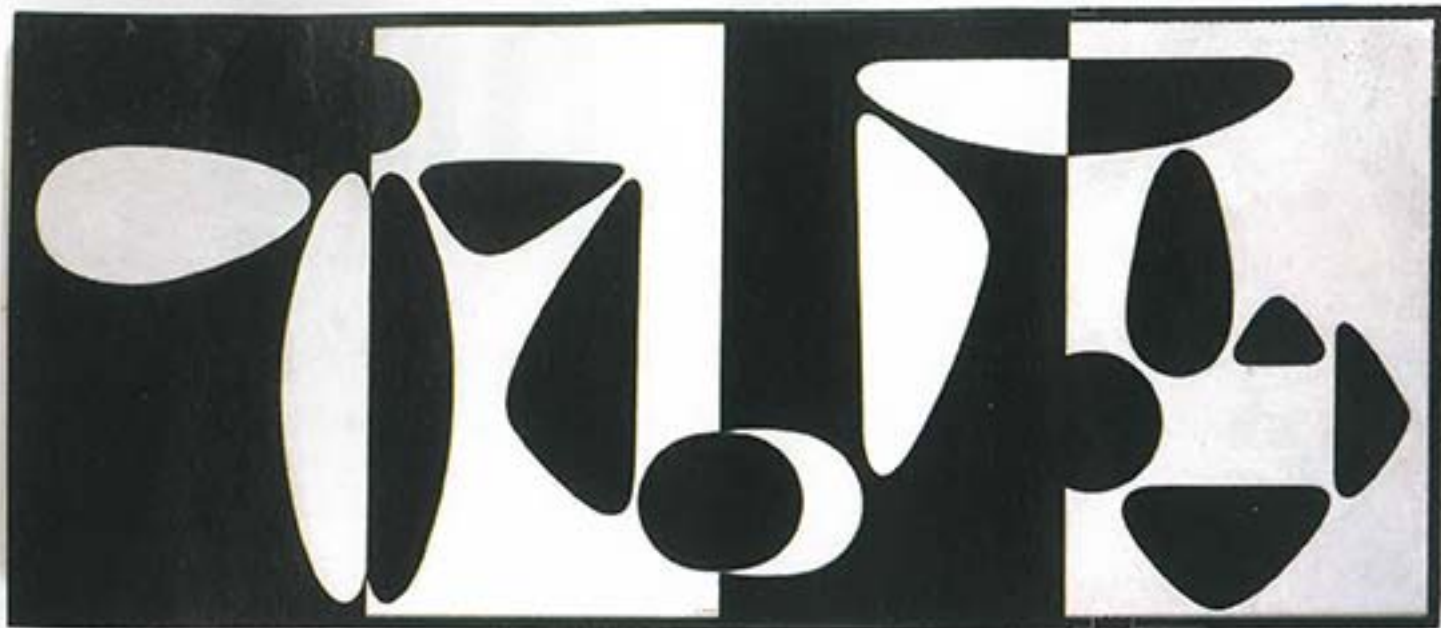
Vasarely a été à tel point connu de toutes les sphères de la société qu'il est devenu en quelque sorte un artiste « officiel », omniprésent, que ce soit à l'Élysée, dans les entreprises, Renault comme RTL, dans la rue, sur les panneaux publicitaires, dans la mode, dans l'architecture, sur les protège-cahiers des enfants à l'école. Le voir en permanence a entraîné de la lassitude à son égard, puis le rejet.

Victor Vasarely, *EG-I*, 1967,
musée Würth, Künzelsau, Allemagne.
© PHOTO VOLKER NIEWMANN, SOHNARD, SAKM,
BELGIQUE 2013

...



Escherich, *Vogelzug II*,
Collection Fondation
pour l'art, Genève, Suisse.
ANDRÉ POINTET - SABAN, BELGIUM 2013



Après une période de purgatoire, il semble à nouveau intéresser les collectionneurs...

Effectivement et le grand public le redécouvre également. Il serait injuste de l'occulter en raison de cet effet de trop-plein et de sa production tardive. Il en a peut-être trop fait, mais restent des œuvres admirables dues à un talent hors du commun. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi comme sous-titre de l'exposition, avec Claire Leblanc, la directrice du musée, le terme «hommage». Je tenais à recentrer l'attention sur Vasarely, grand créateur de formes et grand peintre. Ses tableaux sont magnifiques, cadencés, amples, magistraux. Il y a un «univers Vasarely», une originalité qui le distingue de ses contemporains dans les années 1950. Maintenant que l'effet de passion s'est altéré, il est temps de regarder son œuvre d'une façon sereine et objective.

La présentation chronologique permet de bien comprendre le parcours de l'artiste, servi par quelques chefs-d'œuvre minutieusement sélectionnés...

L'espace du musée d'Ixelles est contraignant. Son architecture est particulière : elle a donc orienté mon choix vers des tableaux dont le format est moindre. J'ai sélectionné des œuvres fortes qui représentent les différentes périodes de Vasarely, en évoquant simplement la dernière, par deux tableaux. Avec la collaboration de Marie Lemoine, j'ai accroché en regard les unes des autres les œuvres en noir et blanc – et assimilées parce qu'il arrive qu'une couleur se glisse parmi elles – et les œuvres en couleur. En 1947, à 39 ans, lorsqu'il participe au Salon des Réalités nouvelles, nouvel-

lement créé et auquel il demeurera fidèle, Vasarely montre des compositions aux formes biomorphiques. Les contours sont nets et Tampico, qui est montré à Ixelles, témoigne bien de sa technique précise, impersonnelle et de ses compositions strictement dans le plan.

Vous insistez beaucoup sur la planéité de ses tableaux...

Oui, chez Vasarely, le plan prime, il n'y a pas de profondeur parce que sa référence est le mur, la paroi. Dans le plan, il insère les formes et il faut remarquer que la plupart de ses tableaux sont à dominante verticale. Vers 1953, Vasarely va encore évoluer vers une simplification des formes avec une gamme de couleurs noires, blanches et grises. Sa maîtrise du rythme, de la cadence, des croisements et des superpositions de formes va, à partir de 1955, engendrer des vibrations optiques chez le spectateur et c'est ainsi que naît le langage cinétique. En 1962, Vasarely revient à la couleur. Il élabore à partir de l'œuvre d'Auguste Herbin et de son «alphabet plastique», le sien propre – il garde cette dénomination – et mettra au point un système de combinaison de formes et de couleurs, qui lui permet de répondre à tous les cas de figure. Il perfectionnera ensuite à l'extrême sa méthode, parfaitement maître de sa technique et il réalisera avec son atelier des œuvres très complexes visuellement et sur le plan de l'illusion. La conception de son art, son besoin de produire à grande échelle et en grande quantité ont d'autant plus favorisé le travail de son atelier. En somme, il n'a pas été très différent de Rubens !

Victor Vasarely, *Tampico*, 1953, galerie Lahumière.

© PHOTO GALERIE LAHUMIÈRE © SABAM, BELGIQUE 2013

...

À VOIR

«Vasarely. Hommage», musée d'Ixelles, rue Jean Van Volsem 71 B, 1050 Eisene, Belgique, tél. : +32 2 515 64 21/22.

www.museedixelles.be - Jusqu'au 19 janvier 2014.